

LA VIE PARISIENNE



LEO FONTAN

LA VIE PARISIENNE

Paraît tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Gutenberg 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;

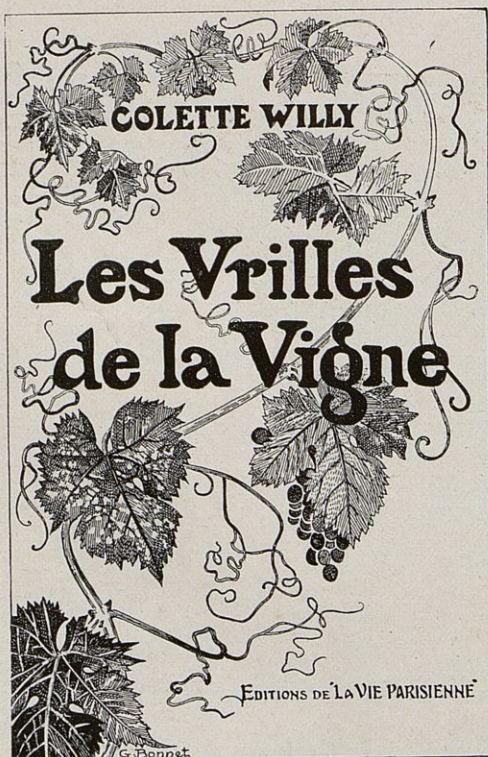
TROIS MOIS : 8 francs 50

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs

TROIS MOIS : 10 francs

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.



Pour recevoir franco par la poste, adressez 3 fr. 50 au Directeur de La Vie Parisienne, 29, rue Tronchet.

Les Annonces sont reçues à LA VIE PARISIENNE 29, rue Tronchet, Paris (Tél. 148-59)

CHEMIN DE FER DE L'ÉTAT

A dater du lundi 1^{er} février, un troisième train de voyageurs a été créé sur les lignes suivantes des chemins de fer de l'État : La Hutte Coulombiers à Laigle ; Mortagne à Sainte-Gauburge ; Auneau à Dreux.

En outre, en vue d'améliorer les relations, des modifications seront apportées au service sur les lignes désignées ci-après : Paris-Invalides à Dreux, Sainte-Gauburge à Mesnil-Mauger, Sainte-Gauburge à Bernay, Alençon à Condé-sur-Huisne, Clos-Montfort à Honfleur, Laval à Pouancé, Tours aux Sables-D'Olonne, Port-Boulet à Port-de-Piles, Livré-Rivière à Richelieu, Angers à Poitiers, Angers et la Poissonnière à Cholet, La Poissonnière à Perray-Jouannet, Saint-Mariens à Coutras, Marcenais à Libourne, Saint-Laurent-de-la-Prée à Fouras, Le Pallet à Vallet.

Pour ces modifications, consulter les affiches apposées dans les gares.



"EROS" Série inédite de 20 ESTAMPES en Couleurs de RAPHAEL KIRCHNER

Déshabillés de Parisiennes et Intimités de boudoir

Chacune de ces estampes inédites en couleurs mesure 37x26, tirage limité à 500, grand luxe, réemmagasinées sur papier à la forme 58x39, pouvant s'encadrer immédiatement. Souscription aux 20 pl.: 100 fr. Envoi franco contre mandat-poste, de 2 gravures contre 11 fr., ou bien des 4 gravures parues contre 21 fr. Catalogue illustré sur demande.

"GUERRE 1914" Série inédite de 12 estampes en couleurs format 36x28, tirage grand luxe noir et couleurs, par Raphaël Kirchner, Louis Morin, Manel Feliu, Sandy-Kook, Thomasse, etc. — Franco la série contre 20 fr., dans un joli carton port-folio artistique. Envoyer mandat-poste ou chèque : LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, PARIS.



EN VENTE PARTOUT

notre dernier album

Les PETITES FEMMES de la VIE PARISIENNE

Un ravissant album de cent des-sins galants par Fabiano, Préje-lan, Touraine, Nam, Léonnec, Hérouard, etc...

PRIX : 95 CENTIMES

Pour recevoir cet album franco par la poste, envoyez, en timbres ou en mandat, la somme de 1 fr. 15 (pour la France) ou 1 fr. 25 (pour l'étranger) à Monsieur le Directeur de La Vie Parisienne, 29, rue Tronchet, Paris.



NE PRENEZ que
L'Aspirine
"Usines du Rhône"
pure de tout mélange allemand
LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS : 1^{fr}. 50
1 Comprimé correspond à 1 Cachet de 50 cgr.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

BANQUE DE FRANCE

Assemblée générale des actionnaires

La Banque de France a tenu le 28 janvier l'assemblée générale annuelle de ses actionnaires. Au nom du conseil général, M. Pallain, gouverneur de la Banque, a donné lecture du compte rendu des opérations de l'année 1914. Le rapport des censeurs a été présenté par M. Derode.

Ces documents font ressortir que l'encaisse or s'est accrue au cours de l'exercice de plus de 640 millions, et que l'ensemble des disponibilités en or de la Banque atteint actuellement 4.400 millions.

Au 24 décembre 1914, la circulation des billets était de 10 milliards environ. L'écart entre le montant de l'encaisse métallique (4.514.000.000) et celui des billets était de 5 milliards 1/2, tandis qu'à la même date la Banque avait prêté 3 milliards 900 millions à l'Etat et 4.451 millions au commerce, à l'industrie, à l'agriculture et aux particuliers, sous forme d'escompte et d'avances, soit au total environ 8 milliards 1/2.

Le supplément de ressources nécessaires a été fourni, sans émission de billets, par la contribution spontanée du public dont les dépôts disponibles dans les caisses de la Banque ont atteint près de 3 milliards de francs.

Pour faciliter l'accès direct de ses guichets d'escompte à Paris aux commerçants et aux industriels, la Banque de France a ouvert un bureau spécial, 5, rue Baillif.

L'ensemble des redevances versées à l'Etat a atteint pour l'année 1914, le chiffre de 15.335.857 fr. 91, dont 1.115.131 fr. 58, à titre de redevance sur les intérêts des avances consenties au Trésor.

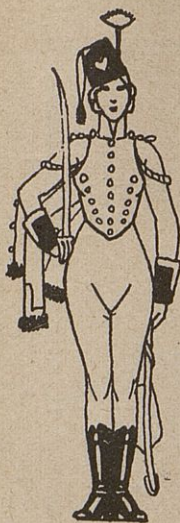
Le total des sommes provenant de la redevance sur la circulation productive et mises à la disposition du crédit agricole, concurremment avec l'avance spéciale de 40 millions, s'élève à 110.251.293 fr. 25.

Le dividende net du deuxième semestre 1914, mis en paiement depuis le 1^{er} janvier, a été fixé par le conseil général, à 90 francs, ce qui porte à 190 francs le dividende net total de l'exercice 1914, contre 200 francs en 1913.

L'assemblée générale a réélu régents pour cinq ans, MM. Richemond, industriel, ancien président du tribunal de commerce ; Ernest Mallet, banquier, et Bernard, agriculteur, et censeur pour trois ans, M. Derode, ancien président de la chambre de commerce de Paris, négociant.

Elle a élu censeur pour un an, M. Petit industriel, président du tribunal de commerce de la Seine, en remplacement de M. Victor Le-grand ancien président du même tribunal décédé.

ON DIT... ON DIT...



Pantomime.

Aux premiers jours de la guerre, quelqu'un dont nous tairons le nom (mais nous avons bien peur qu'on ne le devine), un personnage qui avait occupé les plus hautes charges de l'Etat, et qui avait cinq galons sur sa manche, tout neufs, extrêmement neufs, se vit obligé de faire antichambre deux minutes chez M. le ministre de la Guerre.

Deux minutes! Lui!... Aussile lieutenant-colonel en question était-il fort irrité. Il arpentait avec impatience le salon d'attente de la rue Saint-Dominique. Ce qui lui donnait surtout sur les nerfs, c'est qu'un vieux militaire, tapi dans un fauteuil, le voyait passer et repasser sans l'honorer d'aucune marque extérieure de respect. Cet indifférent était à contre-jour, de sorte qu'on ne distinguait rien de son uniforme; mais ce devait être un bas officier, ou même un simple soldat, car il avait le manchon bleu sur son képi.

A la fin, le lieutenant-colonel vint se camper devant lui, et sans rien dire, du bout du doigt, désigna ses cinq galons, ses galons neufs.

L'autre sourit, retroussa un peu le manchon, et montra un képi... de général!

Pour la Croix-Rouge, s.v.p.

Les tribunes de la Chambre sont à peu près vides. Les électeurs préfèrent le cinématographe aux spectacles du Palais-Bourbon. Pour arriver à se débarrasser de ses cartes d'entrée dans la tribune parlementaire ou dans les démocratiques galeries, un honorable député, M. R..., a décidé de les faire payer à ses électeurs : le tarif est laissé à la discrétion de ceux-ci.

Quant à la recette, elle est versée à la Croix-Rouge pour le soulagement des blessés.

Cela fit dire dernièrement à un malicieux collègue :

— Ils ne sont pas difficiles tes électeurs! Ah ce n'est pas moi qui me déciderais à payer pour assister à une séance de la Chambre!

Celui-là, vraiment, a une haute opinion du parlement!

Frais somptuaires.

Le Conseil municipal de Paris a décidé d'avoir dans sa salle de la Bibliothèque le portrait du généralissime Joffre. En sa qualité de peintre en bâtiments, un édile, M. P..., a été chargé de l'achat. Il a donc été au bazar le plus proche, celui de l'Hôtel de Ville naturellement, et, quelques minutes après, il est revenu porteur d'un superbe portrait en chromolithographie tout encadré, au prix marqué de 2 fr. 90. Inutile de dire que ce « tableau » est horriblement laid.

Soucieux de la fatigue qu'il avait eue à traverser la rue pour faire cette emplette, l'honorable conseiller municipal s'est adjugé 6 francs de frais. Quant aux frais d'ordonnancement de la dépense, ils s'élèvent à 17 fr. 36. Il n'y a pas de bonne administration sans bonne comptabilité.

Une offre généreuse.

Deux vieilles filles de Montpellier, M^{lles} Servant, font actuellement des démarches, tant auprès de l'autorité militaire que des fonctionnaires des hôpitaux, pour obtenir la faveur suivante :

Ces demoiselles possèdent un caveau de famille : deux places y sont à prendre. Avec générosité elles les offrent, mais elles subordonnent leur libéralité à quelques conditions : il faut que les héros à qui sera donnée cette confortable sépulture soient originaires de l'Hérault, célibataires, si possible capitaines ou à défaut lieutenants, aient été blessés mortellement en Alsace, soient décédés à Cette ou à Montpellier... C'est tout!

Voilà des conditions assez difficiles à remplir. Jusqu'ici aucun candidat ne s'est présenté...

Le démon de Midi.

Les journaux de Berlin ont annoncé, l'autre jour, à leurs crédules lecteurs que « la terreur des zeppelins avait provoqué la fuite éperdue de toute la population riche de Paris vers les villes du Midi ». C'est là un de ces canards sensationnels dont la presse d'Outre-Rhin semble avoir des volières inépuisables. Cela enchante les Allemands et cela nous fait rire : tout le monde est content.

Il est bien vrai, d'ailleurs, que la Côte-d'Azur voit arriver de nombreux visiteurs... comme tous les ans en cette saison; pour quoi les femmes, les enfants, les gens âgés se priveraient-ils d'une villégiature au soleil? La presse berlinoise apprendra, sans doute, avec plaisir que la Grande-Duchesse A..., la belle-mère du kronprinz, qui a si crânement répudié, au début de la guerre, son époux mecklembourgeois et la nationalité allemande, est une des habituées les plus assidues du Casino de Monte-Carlo et qu'elle s'y rencontre chaque après-midi — ô hasard, de la guerre! — avec M. D.j..., le directeur d'un de nos plus importants journaux socialistes.



D'où viennent les canards?

A propos de « canards », savez-vous d'où vient cette expression journalistique? Tout naturellement du pays où l'on forge les fausses nouvelles avec la plus impudente ingéniosité. Ce fut un représentant de la Kultur du xvi^e siècle, Sébastien Munster, le « Strabon allemand », qui fit mettre le mot en circulation. Il avait gravement affirmé qu'il existait, sur les côtes du Groenland, un arbre dont les fruits, une fois mûrs, s'ouvraient en donnant naissance à des canards tout vivants. Les « Herrn Professeur » de l'époque accueillirent la nouvelle sans sourciller, mais le bon populaire ne put la digérer et prit l'habitude, qui s'est transmise jusqu'à nous, de dire en riant, quand on voulait lui raconter une histoire trop invraisemblable : « Allons, voilà encore un canard! »

Un surnom.

Le petit jeu des surnoms redeviendrait-il à la mode? Il paraît qu'on s'en amuse encore dans les ouvriers mondains, dans les salles de rédaction et même dans les tranchées. C'est du front que nous arrive l'écho de la plus spirituelle trouvaille de la semaine dernière : savez-vous comment ils appellent, là-bas, notre grand prêcheur nationaliste, M. Maurice B.ès, de l'Académie Française? *Le Littérateur du Territoire*.

Que la Ligue des Patriotes nous pardonne!

Le maître de l'heure.

Toutes les semaines très exactement, il vient au ministère des Affaires étrangères. Il porte sous le bras une volumineuse serviette et passe devant la loge du « portier » sans saluer.

Quelle est cette haute personnalité? Un ambassadeur? Non. Un ministre plénipotentiaire? Non plus. Un courrier diplomatique? Vous n'y êtes pas.

Le digne et respectable fonctionnaire du quai d'Orsay, ponctuel, discret, important, pour qui il n'y a point de porte close et à qui tout le monde cède le pas est... mon Dieu! tout simplement un vieil horloger de l'Observatoire qui vient régler et remonter les pendules du Ministère.

Le signalement « omnibus ».

Les signalements qui sont délivrés aux simples particuliers par les administrations publiques contiennent parfois des mentions pittoresques. Voici, par exemple, ce que nous avons trouvé dans un sauf-conduit délivré il y a quelques semaines.

Porte été, comme hiver, un pardessus et des gants. Se frotte machinalement les yeux.

En hiver, voilà un homme qui sera difficile à reconnaître!

JUSQU'AU 15 FÉVRIER

La Vie Parisienne sera heureuse de donner **EN CADEAU GRATUIT**, à toute personne qui lui fera parvenir le montant d'un abonnement ou d'un réabonnement d'un an ou de six mois, un ravissant album :

DE LA BRUNE A LA BLONDE

Magnifique collection
de 16 ESTAMPES ARTISTIQUES
par

Raphaël KIRCHNER

tirées en couleurs avec le plus grand luxe sur très beau papier fort, à marges, et renfermées dans un élégant porte-folio

Chacune de ces estampes, gravée, aquarellée et imprimée avec le soin le plus parfait, constitue un petit chef-d'œuvre d'art et de typographie, digne d'être encadré.

La collection des seize estampes renfermée dans un très élégant porte-folio sera remise *sans frais* aux personnes qui viendront elles-mêmes régler leur quittance d'abonnement aux bureaux du journal, 29, rue Tronchet, Paris. Aux personnes qui voudront que la prime leur soit envoyée par colis-postal, nous demandons seulement de nous indemniser des frais d'emballage et d'expédition, en ajoutant la minime somme de 1 franc (pour la France) ou de 1 fr. 50 (pour l'Étranger) au montant de leur abonnement.

Le Prix de la Collection est de 12 francs

Pour recevoir franco *sans s'abonner*, cette collection de 16 estampes, renfermées dans un porte-folio, fabriqué spécialement, adresser en mandat-poste ou chèque la somme de **13 francs** (pour la France) ou de **13 fr. 50** (pour les Pays de l'Union postale) à M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE, 29, rue Tronchet, Paris.



Un des plus piquants Albums de "La Vie Parisienne"

PANTALONNADES

renfermant 100 délicieux dessins galants par FABIANO, GERBAULT, TOURAINE, LÉONNEC, etc.

est en vente dans toutes les bonnes Librairies : **95 cent.**

Pour recevoir PANTALONNADES franco par la poste, envoyer 1 fr. 15 (pour la France) ou 1 fr. 25 (pour l'étranger) à M. le Directeur de "La Vie Parisienne", 29, rue Tronchet, Paris.





LE CARNET D'UNE VIVANDIÈRE

Septembre 1914.

C'en est fait ! Notre règne a pris fin. Les délicates dames, les reines affinées du ^{xx}^e siècle ont perdu leur sceptre. Leurs esclaves sont partis, tous, héroïques, sans regarder en arrière, oubliant volontairement l'Eternel féminin, qui, en temps de guerre, incarne pour eux la pitié et la tendresse dangereuses, la faiblesse paralysante. Comment se battre si l'on songeait à nous ?

Ah ! quelle leçon d'humilité de n'être plus soudain que des infirmières ou des faiseuses de chandails : coton hydrophile et bandes Velpeau, aiguilles d'ivoire et pelotons de laine !

... Pour moi, j'ai choisi le hoche-pot et les casseroles. Ces armes prosaïques me conviennent. Gourmande, je le demeure même aux heures tragiques et je préfère régénérer nos défenseurs avec un bol de consommé plutôt qu'à l'aide de potions.

Or donc me voici vivandière.

Dans la provinciale petite ville de X..., bourgeoises et patriciennes se disputent l'honneur de porter la cornette et la sanglante feronnière de la Croix-Rouge. Toutes les femmes sont des anges (mais qui fait l'ange fait la bête). Moi je me morfonds, inactive et humble jusqu'au jour où je découvre à la première page d'une « feuille de chou » que l'on organise une cantine gratuite, à la gare, pour tous les soldats passant, blessés ou valides, revenant du feu ou s'y rendant, et que l'on fait appel aux dons en espèces et en nature de la contrée entière.

Une cousine et moi, les mains pleines de vivres, nous nous précipitons au bureau du chef de gare, lui offrant à la fois nos provisions et notre concours.



*C'est Estelle et Véronique, Monsieur, prenez-nous.
On sera, tout nous l'indique, on n'a peut mieux chez vous.*

Affable, notre homme accueille nos paquets de riz, de sucre, de chocolat et de café. Quant à nous, il hésite : le personnel de l'œuvre sera exclusivement recruté parmi les « dames » des employés du chemin de fer. Hélas ! nous ne sommes pas des cheminotes ! Cependant, nous égrenons en chapelet les titres de nos pères respectifs et notre ancienneté dans le pays. Tout un passé d'honnêteté, Monsieur ! Sur ces assertions, on nous agréa... par faveur. Nous entrerons en fonction demain. Quel orgueil d'avoir trouvé une place ! Depuis le 3 août, il y a tant de gens sans travail !

19 septembre.

Blouse de calicot blanc à col rabattu, tablier à bavette carrée avec des poches profondes. Voilà notre uniforme. Ainsi accoutrées, têtes nues, nous arpentons les quais, ma cousine et moi, attendant l'arrivée d'un train. Les hommes d'équipe clignent de l'œil. Nous prenons un air sage, un peu pincé. La locomotive entre en gare. De tous les wagons émergent des képis, des turbans, des chéchias, des bérêts. Il y a des clients pour nos débuts. Hurrah ! « Orgeat, limonade, bière... » Eh ! non, que dis-je ?... « Voulez-vous prendre un repas chaud à la cantine, Messieurs ? »

« Chaud ! ah ! pour sûr. Il y a longtemps qu'on n'en connaît plus le goût Mademoiselle. » Des zouaves éclopés mais souriants, des chasseurs alpins qui boitillent, des fantassins aux bras en écharpe ou s'appuyant sur des cannes ou des béquilles, nous suivent, lentement, le long de la voie. Quelques-uns pourtant hésitent,



se méfiant d'une proposition trop alléchante. Ils se demandent si elle ne cache pas quelque embûche et marmonnent : « On verra ça plus tard, avant de repartir ». Nous les abandonnons à leurs errements.

Dans la salle d'attente des troisièmes classes, convertie en réfectoire, la longue table appétissante est dressée avec les quarts de vin blanc et rouge coiffés de verres renversés, les pyramides de fruits d'automne et le pain croustillant.

Le troupeau blanc des dames serveuses accueille les clients. Elles sont six, se relayant nuit et jour. Nous formons l'équipe supplémentaire et bénévole, l'équipe volante, celle qui va et vient de la salle aux quais. Une table de douze places nous est dévolue, spécialement, pour suppléer au grand couvert.

Fières de compter déjà une douzaine d'hôtes, nous les faisons asseoir et d'une main dextre, nous emportons les bols garnis de pain taillé afin qu'à la cuisine attenante l'on y trempe le potage.

Autour d'une servante noirâtre, échevelée et zélée, l'on fait queue. Les dames se poussent du coude et se querellent.

« Pardon, moi d'abord... C'est pour mes blessés... » Le bouillon embaume délicieusement les légumes frais. Il a des yeux d'or. Dans l'un de mes bols pointe le nez rose d'une carotte. Comme il m'est agréable d'offrir quelque chose dont je me régèlerais moi-même si volontiers !

Aïe ! les doigts me brûlent et puis, obstacle imprévu, je me heurte à la croupe opulente d'une de mes collègues. Afin d'éviter une collision regrettable et qui me discréditerait auprès des patrons, je m'efface contre le mur et je réapparais triomphante.

Maintenant douze paires de mains terriblement noires agitent la cuiller et l'on entend un concert d'onomatopées qui célèbrent les préliminaires d'un festin apprécié. Après le bouillon, le bouilli, bœuf et poule, et du riz que recélait en ses flancs une boule métallique au fond de la marmite. Puis du fromage, des fruits, du café et, luxe rare, deux morceaux de sucre par verre.

Ma cousine et moi, anxieusement, nous surveillons notre table et nous nous précipitons quand le pain ou l'eau manquent. Un sybarite réclame de la moutarde.

Hormis un marocain à la tête bandée, qui ne parle que par signes et qui refuse de manger de la viande impure, les dîneurs dévorent et, la bouche pleine, le couteau dressé, ils racontent leur épopée horrifique et sublime. L'un d'eux qui revient de la Marne s'écrie : « Ah ! ce que nous en avons descendus ! Ah ! là ! là ! Des morts ? il y en avait haut comme ça. »

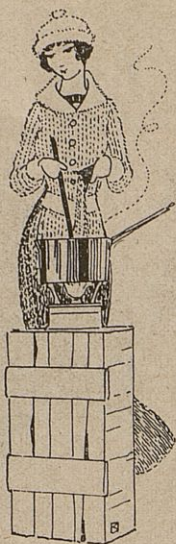
Un second, émoussillé par un rouge-bord de vin qu'il a versé dans son potage brûlant, imite la détonation du 75 et le sifflement des balles françaises et teutonnes. Son poing ébranle la table. C'est un turco, au teint grêlé, aux oreilles longues, aux dents d'ogre. S'essuyant les lèvres avec sa manche, il nous dévisage en souriant. Nous regardons ces gaillards, frissonnantes, épouvantées par tout ce qu'ils nous suggèrent, émerveillées aussi par leur audace et leur force.



Soudain un employé annonce le départ d'un train prochain. A ceux qui n'ont pas fini leur dessert, nous tendons le compotier : pommes, poires, raisins s'engouffrent à même les poches, dans les sacs que dépasse le goulot d'une bouteille, ou dans les mouchoirs noués aux quatre coins. Nous leur présentons avec orgueil des plateaux couverts de gâteaux à la crème, de chaussons et de tartes que nous apportâmes en don de joyeux avènement. Puis, nous leur offrons des cigarettes qu'ils acceptent comme des écoliers un sucre d'orge. « A revoir Mesdames, Mesdemoiselles. Et bien des fois merci ! On se rappellera le pays. »

30 septembre.

Nous sommes de service, cette nuit. Une auto conduite par un chauffeur militaire, « un fils de famille », vient nous requérir dans notre résidence campagnarde et nous mène à travers les faubourgs, les rues muettes, l'avenue dé-



serte dont les tilleuls susurrent au vent nocturne, jusqu'au seuil de la cantine.

Imprégnées encore de l'haleine pure du soir, nous recevons en plein visage l'atmosphère lourde et enfumée du réfectoire. A peine y sommes-nous acclimatées que l'on nous appelle sur le quai. Un convoi de blessés est signalé. Le major réclame des boissons chaudes pour tous ceux qui ne pourront pas descendre du train. Nous emporterons nos marmites sur la cinquième voie, là-bas, très loin, au milieu des aiguillages les plus subtils. En avant ! Un homme d'équipe mène le branle, lanterne en main. Derrière lui deux autres tiennent les bouilloires, pansues, puis encore, courent inutilement hâtives, les dames avec une charge de bols et de cuillers. On s'accroche, on se heurte aux rails, on trébuche, on regarde avec crainte de droite et de gauche. « Rien de plus traître qu'un train dans la nuit » murmure quelqu'un. (Je me remémore Anna Karénine ! Quel frisson ! La promenade me paraît longue.)

Nous y voilà. Dans chaque wagon l'on aperçoit à la lueur des veilleuses, des corps gisants, des pansements compliqués. Ma cousine et moi nous escaladons les compartiments. Des mains se tendent fièvreusement vers nous, des voix affaiblies remercient.

Sur une couchette, je découvre un artilleur bien mal en point qui, tout dolent et grognon, refuse de s'alimenter. Deux fois je reviens à lui et ne sachant comment le tenter : « Voulez-vous du champagne ? du champagne léger et frais ? » Il hésite, il acquiesce. Vite une course à la cantine, en dépit du labyrinthe redouté des rails. Puis, le retour allègre, avec une coupe, des biscuits et une bouteille de Veuve Clicquot. Mon artilleur s'agite, se soulève faiblement, saisit la coupe pleine, la vide et me la rend. « Encore une goutte la patronne ! » dit-il en souriant. Le pauvre gars atteint de cinq blessures, dont une grave au côté, se sent renaitre. Je m'assieds à son chevet un instant et nous causons. Je lui parle d'un ami qui fait partie lui aussi du 11^e d'artillerie de campagne. Où est-il, hélas ? « Ne craignez rien me déclare l'artilleur, nous nous abritons sous bois et derrière les crêtes et nous travaillons bien. Votre ami en sortira sain et sauf. »

Pour le remercier de cette bonne parole et pour lui montrer que je suis initiée au répertoire classique du régiment, j'ai failli entonner :

« Cric, crac
« J'entends l'bois du lit qui craque
« Oh ! eh !
« J'entends l'bois du lit craquer »

Ou mieux encore :

« La cantinière a de belles dents (bis)
« C'est un cadeau de l'adjudant... »

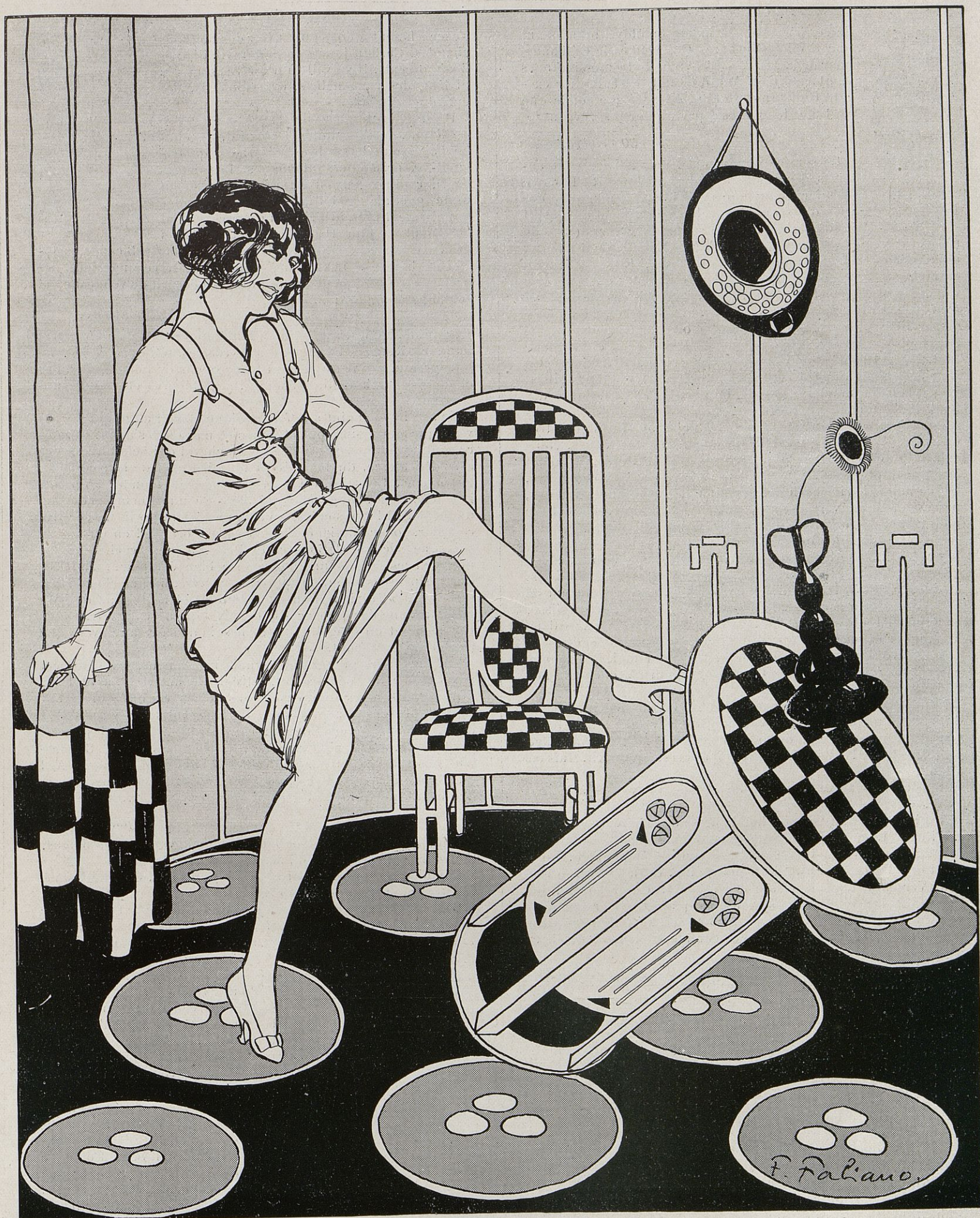
Un peu timorée, je n'ose me lancer dans des couplets dont la suite est assez leste, et je m'esquive.

15 octobre.

La cantine s'enrichit quotidiennement. Les villages d'alentour et les commerçants se piquent d'honneur et nous comblent. C'est une incessante et gargantuesque procession de victuailles qu'apportent des matrones, de dévotes demoiselles, de bons vieillards. La charcutière au teint de saindoux, la bouchère couperosée, la confiseuse qui minaude, le curé et l'institutrice primaire défilent avec des corbeilles. Des tonneaux emplissent le cellier ; les portes de la glacière s'appuient sur des quartiers de viande. L'armoire aux épicerie est une bibliothèque nationale. Dans le poulailler improvisé gloussent quatre-vingts pièces de volailles. Et voici que le généreux bourg de la Chapelaude nous mande un trésor vivant : c'est un porc qui promet merveilles de boudins et de jambonneaux. Un employé facétieux le baptise Guillaume. Et comme la ville entière accourt le dimanche, afin d'observer par les portes vitrées si les cantinières font un usage honnête



N, I, NI, FINI, TOUT L'ART "MADE IN GERMANY"



Au diable la pacotille
De Berlin et de Munich:
Simili luxe et faux chic,
Bibelots tournés en quilles,

Meubles lourds, tapis criards:
Ça, de l'art? Non, du bazar!
Tout ce qu'on appelle art boche
N'est que camelote « moche ».



de ses largesses, le même employé brandissant une tirelire s'écrie : « Qui veut voir Guillaume pour deux sous ? » Et il récolte trente-six francs vingt centimes. Aussi, quand le charcutier exécute Guillaume, le chef de gare me confie que c'est une bien grosse perte pour nos revenus.

30 octobre,

Un service d'infirmerie, un vestiaire sont adjoints désormais à notre restaurant. Dans le premier, règne une agréable personne qui a des yeux de velours, de velours de soie et un appétit indomptable. Après chaque pansement (car elle répare ceux que le voyage détériore), M^{lle} Juliette vient manger un morceau et boire un petit coup de vin. Elle attrape un cornichon et le croque, entre le pouce et l'index; elle s'attaque vaillamment à la hure marbrée, au saucisson alliacé, au fromage dont l'odeur ne la rebute pas. Puis un jour, M^{lle} Juliette disparaît. Elle est remplacée par un monsieur beaucoup moins agréable à regarder. Adieu donc robe bleu-de-lin, col éblouissant, cornette de linon souple, adieu! Mais pourquoi? Un silence énigmatique est l'oraison funèbre de M^{lle} Juliette. Il est vrai qu'en ce moment les vies humaines ont la fragilité des feuilles d'automne.

Le vestiaire est un magasin de lainages et de linge « très conséquent » ainsi que l'affirme une de nos collègues. Nous avons toutes contribué à en assurer les fournitures. En dépit des prescriptions militaires, vu la rareté et le prix des laines, les couleurs bariolées hurlent côte à côte: mitaines violettes, passe-montagne vert-épinard, cache-nez orange, bonnet de police bleu-de-roi, chemises rouges, plastrons beiges. Certains caleçons de flanelle sont semés de petits pois et de bouquets (!) Il y a des chaussettes rose-de-France et des mouchoirs lilas.

Oui, je le sais, il faudrait que nos ouvrages fussent tannés, éteints, tristes à pleurer. Rebelle et frivole, je rêve pourtant de manier des teintes vives, gauloises, étincelantes, et je glisse, en dépit de toute sagesse, un mince filet pourpre ou azuré dans la laine terne, pareil à un feu-follet couvant sous la cendre.

Nous avons mis à la mode, ma cousine et moi, de tricoter entre les services des repas. Une pelote gonfle la poche de nos tabliers de nourrices.

Nous nous penchons vers les dîneurs et nous leur proposons des vêtements neufs. Les zouaves, pinçant leur pantalon de toile, veulent prouver qu'ils n'ont point de caleçon : « rien que notre peau Mesdames ! » Ils vont être équipés au camp de X... Mais en attendant, ils gèlent.

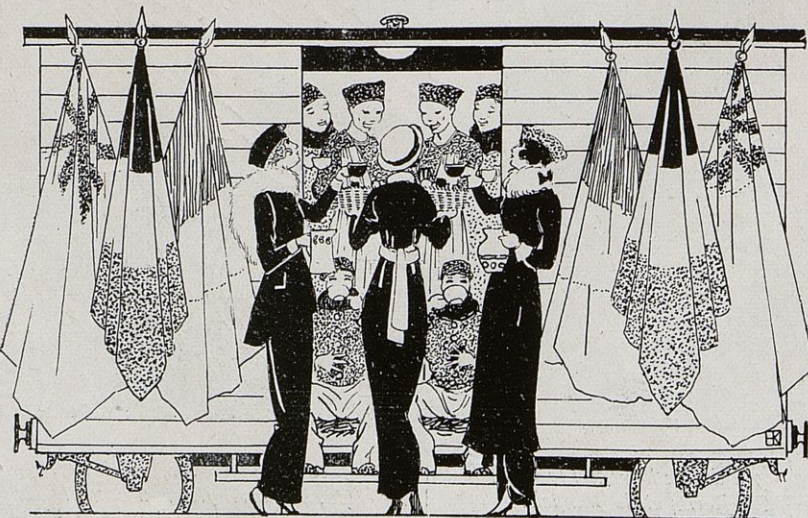
Nous agitions notre trousseau de clefs, nous volons à la lingerie.

Nos hôtes reconnaissants cherchent à nous témoigner de leur gratitude. L'un parle de nous abandonner son linge sale en échange du propre. Un second tire son porte-monnaie lentement et réfléchit. Eh quoi? un pourboire? Grand merci, brave ami. Versez-le dans la caisse des secours. Un troisième, un extraordinaire vétéran de soixante-cinq ans, un « rengagé » volontaire qui parle de 70 et qui a coiffé son képi d'un casque à pointe mis de guingois, me remet confidentiellement un chargeur prussien à cinq cartouches. J'ai dressé ce trophée sur ma cheminée à côté de l'Amour de Falconet. C'est pour montrer à ce jeune maître trop imbu de sa puissance, qu'il y a de pires armes que ses flèches.

5 novembre.

Pluie, vent, bourrasque, ciel en larmes.

Sur les quais mouillés, sous l'ondée qui transperce, nous avons vu passer, passer encore des soldats innombrables et des hordes de réfugiés belges. Ceux-ci traversèrent la gare en criant : « du pain! du pain! » et ils



s'accrochaient à nous pour avoir des boissons chaudes. Certain jour nous en ravitaillâmes dix-huit cents. Il y avait là des êtres sans feu ni lieu, des romanichels, des vieillards, des enfants vagissants.

Puis, à la tombée de l'après-midi grise défilèrent, dociles, muets, serrant des miches de pain sous leurs bras désarmés, quatre-vingt-dix prisonniers allemands. Les dames de la cantine, curieuses, dévisageaient en toute quiétude ce butin vivant, ces proies qui n'avaient plus ni griffes ni serres et qui baissaient la tête. D'aucuns montraient des profils émaciés, méditatifs. D'autres, géants rubiconds, semblaient hébétés. Les dames chuchotaient, échangeaient des propos sur la haine et sur la pitié, sur l'esprit de vengeance et sur le pardon chrétien.

20 novembre.

Bouillon, bouilli, bouilli, bouillon, toujours la même antienne; toujours des gars héroïques mais rustres, toujours de la vaisselle grasse, des verres gluants, une odeur de potage, de tabac et de chaleur humaine pénétrant nos blouses et jusqu'à nos chevelures.

Ne servirai-je point une fois quelque officier affiné qui découvrirait que mes mains sont blanches et mes ongles polis? Dernièrement, ayant aperçu un chasseur à cheval qui pelait une poire avec délicatesse, du bout de sa fourchette et de son couteau, mon cœur a tressailli. « Tiens! un homme du monde? » Eh oui! il a même un stylographe qui dépasse une pochette de son uniforme. Ah! monsieur, le soupçonnez-vous? je sais lire, écrire, compter, jouer du piano. J'ai mes deux brevets! en un mot je suis une déclassée! Sous cette Peau-d'âne, se cache non pas une princesse mais une bourgeoise bien éduquée... Fadaïses que ces pensées! Pour m'apprendre à vivre, un détachement de « Bat d'Al » fait irruption au réfectoire et notre chef de gare nous ordonne de régaler ces « Joyeux » qui après une traversée périlleuse et un long trajet, ont besoin de se refaire avant que de se rendre au front.

Ça, messieurs prenez place, mais ne bronchez pas. Respect aux dames et aux demoiselles, votre lieutenant vous surveille!...

S'asseyent alors tous ces lurons et ces larrons qui seront sans doute des héros demain. Ils mangent avec voracité et déposent les os du civet dépouillés et pareils à un jeu de jonchet sur la table. Servir n'est rien, certes, mais desservir?... Offrons-leur des sacs de tabac. Que le festin soit inoubliable! « Ah! quelle bonté! quelle grâce! quel dévouement mesdames » dit le lieutenant qui trempe un biscuit-éponge dans un verre de café.

1^{er} janvier.

Nous nous réveillons ce matin dans le velours des neiges. Couronnes sur les toits, diamants givrés sur les prés.

Combien les quais seront glacés aujourd'hui! Comme la bise cinglera mon teint et mes doigts!

O mère patrie me citeras-tu à l'ordre du jour si je t'abandonne la douceur de mon épiderme? Si nous allions nous promener, loin, loin du fourneau et de la fournaise, courant la campagne blanche, emprisonnées dans nos fourrures, encagées dans nos voilettes?

« L'école buissonnière? Fi donc! Ce n'est pas l'heure de désertir ton poste », me répond une voix intérieure, celle qui vous ennuie et celle qu'on écoute.

Pour me protéger, je garderai auprès de moi mon manchon, monstre fidèle, et je coifferai un petit bonnet de laine cerise avec, sur l'oreille, une rose qui narguera la neige:

Et revoici la cantine: bouillon, bouilli, bouilli, bouillon, toujours la même antienne...

FARFALLO.

PAS DE FEMMES!... PAS DE FEMMES!...

L'air hélas! est trop connu : la consigne, plus ou moins indulgente, a existé dans tous les temps.



Le Rendez-vous solitaire

La jolie Mme Sandrac, chez elle, semble un menu bibelot, très moderne, égaré dans les salles d'un palais historique.



C'est là, du moins, ce que lui ont affirmé plusieurs amis du fameux historien de la Renaissance, Antoine Sandrac. Elle le croit volontiers, et ce contraste lui est cher, puisqu'il met sa grâce en valeur. Au milieu des tapisseries fastueuses et des meubles solennels que le goût érudit de son époux lui donna pour cadre, elle se sent en effet dans un monde fort éloigné du sien. Mais, nullement dépaylée, elle s'y amuse, au contraire, comme on s'amuse dans tout voyage incognito.

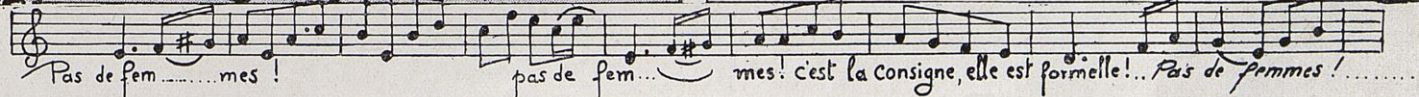
Rien n'est féminin, autour d'elle. Dans sa chambre, si l'on y entrait, on se croirait au Musée de Cluny; et il y a une verrière de basilique aux larges baies de son cabinet de toilette. Or, la jolie Mme Sandrac ne s'intimide point du

tout à la pensée que des bienheureux éblouissants peuvent savoir comment le bon Dieu l'a faite. Jeunesse unique entre tant de vieilleries, elle savoure en raffinée le bonheur d'être

indépendante même de son décor, de ne rayonner sur nulle chose et de garder pour elle toute seule, au fond d'elle-même, sa personnalité.

La guerre a fait à la jolie Mme Sandrac une solitude exquise, dont elle se délecte. L'historien de la Renaissance commande un bataillon de territoriaux dans le Tarn-et-Garonne. Toute la famille est allée se mettre à l'abri des taubes et des zeppelins, bien au-delà de la Loire. Le valet de chambre et le chauffeur sont mobilisés. Un très vieux maître d'hôtel, une soubrette et la cuisinière assurent paisiblement un service réduit à une sorte de figuration. Toutes les amies sont infirmières ou tricoteuses. Mme Sandrac donne tout l'argent qu'on lui demande, mais ne visite ni les ambulances ni les ouvriers. Elle passe toutes ses journées avec Mme Sandrac, et rien ne saurait lui paraître plus agréable que cette existence et cette société.

Il y a des matins où le Bois est à elle toute seule. Son couturier lui avoue qu'il n'a plus d'autre cliente. Les vendeuses, les habilleuses, lui forment une cour attentive et soumise à ses caprices, même à ceux qu'il leur faut deviner. Elle ne se donne pas toujours la peine de parler : d'un





LA GUERRE
EN ARMURE

LA GUERRE
EN COTTE-HARDIE

LA GUERRE
EN DRAP D'OR

LA GUERR
EN RUBANS

LA GUERRE
EN PERRUQUE

LA GUERRE
EN DENTELLES

LA GUERRE EN GUENILLES

LA GUERRE A PANACHE

LA GUERRE EN TURBAN

LA GUERRE
EN CHANDAIL

HEROUD



geste, elle accepte, et d'un sourire elle refuse. Elle est allée seule à l'Ami Fritz, dans une baignoire. Si elle osait, elle irait entendre Manon. Mais il ne faut pas qu'on sache qu'elle adore la musique de Massenet. Elle attendra que personne ne puisse plus la souffrir.

Le mercredi et le samedi, vers quatre heures, la jolie M^{me} Sandrac, au coin de la rue de Bourgogne, monte dans un auto à taximètre. C'est toujours le même. La voiture est propre, le chauffeur adroit et silencieux. Il sait très bien où il doit aller. C'est dans une petite rue du quartier de l'Elysée. Pendant le trajet, M^{me} Sandrac prend dans son sac un bijou de clef, et, trente secondes après que l'auto s'est arrêté, elle jette sa fourrure sur le grand lit très bas d'une chambre dont l'aménagement fut pour elle cherché, inventé et préparé avec amour. Elle tourne un commutateur et sourit à la grâce des meubles clairs, au coloris spirituel des tentures, au charme jeune de ce nid élégant. Elle sourit de la prétention un peu naïve de toutes ces jolies choses, qui se targuent de répondre aux tendances de son esprit et aux aspirations de son âme... Elle sourit d'avoir entendu dire qu'elle a une âme, et de ne pas savoir si c'est vrai. Elle sourit d'être là et de ne point désarmer.

Depuis le premier mercredi du mois d'août, la jolie M^{me} Sandrac vient seule au rendez-vous. Celui qui l'attendait naguère joue du sabre quelque part, à la tête d'un escadron de chasseurs. Elle songe souvent à leur dernier après-midi, où il se montra si distrait, si fiévreux. Elle était arrivée la première exprès, voulant savourer un peu de solitude consciente avant les folles minutes auxquelles la conscience ne revient que plus tard. Cependant, comme l'Amour marquait quatre heures à la jolie pendule de Max Blondat, elle finit par s'étonner du retard de Georges. Il n'arriva qu'une heure après, un tout petit peu moins correct que d'habitude, mais chez lui, c'était si extraordinaire qu'elle pressentit un drame. Il posa son chapeau sur le lit, ce qui ne lui fût jamais arrivé en d'autres circonstances; et sans même prendre le temps de l'embrasser, il annonça, d'une voix rauque, toute changée :

— La guerre est déclarée... Il faut que je parte ce soir même.

On ne pouvait savoir s'il était content ou s'il allait pleurer. Ses yeux brillaient, et il avait l'air hésitant. Aussitôt, la jolie M^{me} Sandrac comprit qu'il lui fallait avoir du calme pour deux. Et elle répondit seulement :

— Alors, viens vite !

Une heure plus tard ils se séparaient. Ils avaient sangloté et ils avaient ri ensemble. Ils s'étaient aimés avec un enthousiasme et une tendresse exceptionnels. Maintenant, Georges, revenu au calme, se sentait fort et décidé. Quant à son amie, elle se félicitait d'avoir réussi à ne pas perdre un si bel après-midi. Comme, tout de même un peu grave, il insistait plus que de raison sur le baiser d'adieu, elle se déroba doucement et s'enfuit sans lever les yeux, de crainte qu'il eût encore des larmes à lui montrer.

C'est au cours de ce dernier entretien que la jolie M^{me} Sandrac promit à Georges de revenir chez eux, chaque mercredi et chaque samedi, tant que durerait la guerre, comme s'il l'y attendait. Et comme cela n'entravait aucun de ses projets, elle s'est résignée à finir l'été à Paris, à y passer l'automne et à y commencer l'hiver, afin d'accomplir fidèlement ce pèlerinage

bi-hebdomadaire, qui l'attendrait parfois sans jamais la troubler. En arrivant, elle trouve au coin du guéridon où étaient les petits fours et le porto (Georges n'est pas très inventif) les lettres du lieutenant de chasseurs. Elles sont tantôt héroïques et tendres, tantôt nostalgiques et passionnées. Lorsqu'il écrit au retour de l'action, encore sous le coup des rumeurs et des dangers de la bataille, Georges révèle une âme sensible et des aptitudes à cultiver la fleur bleue. S'il végète momentanément à l'écart du front, des éclairs de sensualité traversent la langue monotone de ses épitres. M^{me} Sandrac préfère celles-ci. Mais elle ne fait à aucune l'honneur de la relire. Les lit-elle, seulement ? Elle les parcourt. Après quoi, installée au petit bureau qui occupe une encoignure de la chambre, elle cherche son waterman pour y répondre. Chacune de ses réponses comprend quatre pages exactement, d'une écriture agréable et régulière qui, pour la plus grande gloire de la graphologie, reflète avec une fidélité merveilleuse la sereine joliesse de son esprit. Sa tâche consciencieusement menée à bonne fin, elle s'attarde encore un moment entre ces quatre murs parés pour lui plaire. Elle adore ce moment-là, qui n'appartient qu'à elle; et elle songe qu'il serait bien agréable d'avoir une garçonnière pour soi toute seule. Mais jamais elle n'aura assez de décision pour réaliser cette folie si raisonnable.

En s'en allant, M^{me} Sandrac fait arrêter l'auto devant la poste de la rue Montaigne et descend elle-même pour jeter sa lettre à la boîte. S'il fait beau, elle continue à pied par les Champs-Élysées : un peu de footing.



Mais il pleut tous les jours depuis un mois, et ce mercredi matin, la jolie M^{me} Sandrac est nerveuse, agacée. Pourquoi s'est-elle laissée aller à promettre ce pèlerinage à jour fixe ? C'est monotone, à la fin. C'est, même depuis le commencement, un peu bête. Encore si elle pouvait choisir, aller là-bas au hasard de son caprice, l'aventure comporterait une petite part d'imprévu. Cette régularité au contraire, cette régularité vide, lui paraît friser le ridicule.

M^{me} Sandrac, à trois ou quatre reprises, a levé un coin du rideau de son grand salon, qui donne sur la place du Palais-Bourbon. Elle a vu le balcon tout mouillé, le pavé noirâtre et les passants grotesquement préoccupés d'éviter à leur parapluie malmené par le vent, un fâcheux retour sur lui-même. Et elle se demande s'il lui faudra se résigner à sortir par cet affreux temps-là.

Comme chaque jour, depuis qu'elle vit seule, on lui apporte au cabinet de toilette son déjeuner de midi, et elle dévore, avec une petite rage amusante à voir, son œuf à la coque, ses deux filets de sole et sa rondelle de pré-salé. La pluie gicle sur les bienheureux du vitrail. Non, non, et non, M^{me} Sandrac n'ira pas aujourd'hui au rendez-vous !

Pourtant, vers trois heures, la pluie cesse, comme pour lui ôter son excuse, et un rayon de soleil qui a l'air d'un rayon de lune se glisse dans le boudoir. Trop tard : M^{me} Sandrac est bien décidée, maintenant, à rester à la maison. Il lui est venu une furieuse envie de lire, ou peut-être, tout simplement, de ne rien faire. Le fidèle chauffeur va l'attendre en vain, mais elle en sera quitte pour doubler le pourboire la prochaine fois... Maintenant, avant de lire, avant de flâner, il faut écrire à Georges.

Elle écrit, et sa lettre est sans doute un peu plus tendre que d'habitude. Elle affirme que l'existence lui paraît atrocement vide, à présent, et que chaque fois qu'elle pousse la porte, elle rêve de le trouver chez eux, le cher grand... Quelle bonne surprise ce serait ! Mais aujourd'hui encore la voici toute seulette



André Fou

L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



EN MARCHÉ VERS LES PLAINES DE HONGRIE!

Les cavaliers d'avant-garde d'une armée russe sur les routes neigeuses qui mènent aux défilés des Carpathes.



LES LIGNES DE FEU DANS LA NEIGE

Artilleurs creusant dans la terre gelée l'emplacement d'une batterie.



AUX AGUETS DEVANT SON TERRIER

Officier observateur dans une tranchée.



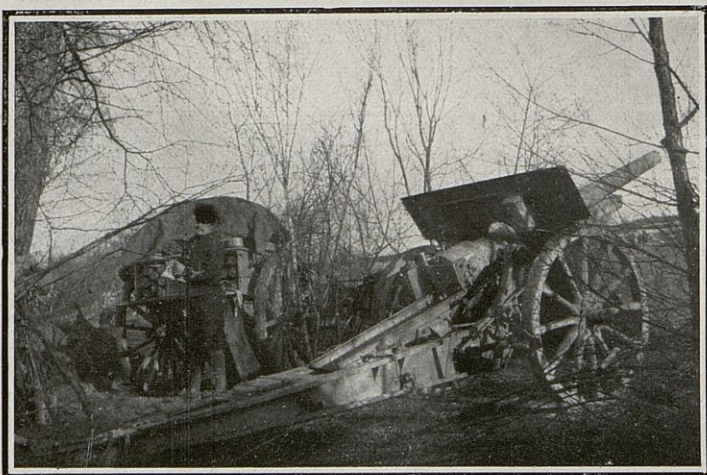
UNE DENTELLE DE PIERRE
Ce que l'incendie et les obus ont fait de la cathédrale d'Arras.



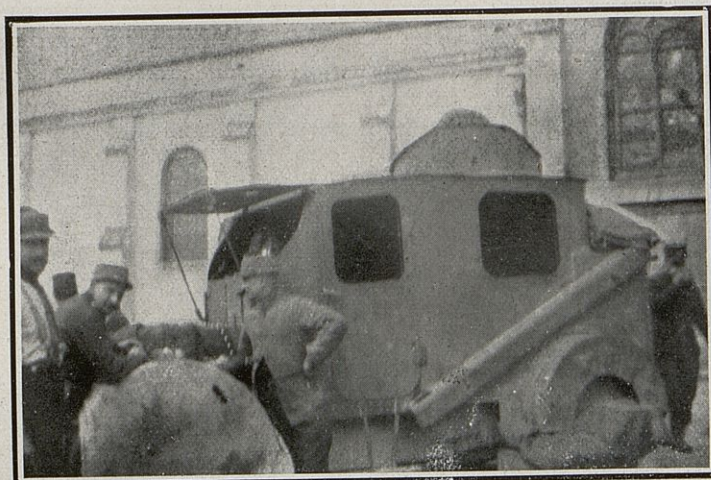
PAR LE FER ET PAR LE FEU!
Incendie d'une malterie dans un faubourg d'Arras.



L'ARTILLERIE RUSSE EN GALICIE
Cette photographie, que nous envoie de Russie un de nos lecteurs, date de six semaines et a été prise au sud de Przemyśl.



NOTRE ARTILLERIE LOURDE
Pièce de 155, dont la portée est de plus de 14 kilomètres.



UNE FORTERESSE ROULANTE
Automobile blindée, devant l'église d'Ypres.

L'ALBUM DE GUERRE DE "LA VIE PARISIENNE"

est redevable à ses lecteurs de presque tous les documents qu'il reproduit. Nous faisons appel à tous les amis de *La Vie Parisienne* pour nous procurer des photographies intéressantes qui seront rémunérées au prix de 10 francs. (Toutes les photographies doivent être adressées à M. le Directeur de *La Vie Parisienne*, 29, rue Tronchet, Paris.)

au nid, et en écrivant au bien-aimé, elle sent des frissons étranges lui courir partout. Et puis, elle a un gros chagrin : pas de lettre de lui aujourd'hui. Faut-il s'effrayer, mon Dieu ? Elle sait bien qu'il est trop brave, et qu'il s'expose plus que de raison. Mais son bonheur se jouera de tous les risques, elle sait que Georges lui reviendra. Ceux qui doivent mourir jeunes, on les connaît au premier regard, c'est écrit dans leurs yeux. Mais lui (elle pille Baudelaire sans scrupule, certaine de n'être pas soupçonnée) c'est l'éternité, qu'il a dans les yeux. Ce raisonnement subtil l'ayant menée à la fin de la quatrième page, elle signe gentiment du petit nom qu'il lui a trouvé : Sansan, parce que son vrai prénom, Suzanne, assure-t-il, est trop chaste.

L'enveloppe fermée, sur un murmure de sonnette, la femme de chambre paraît.

— Il faut que cette lettre soit portée tout de suite à la poste de la rue Montaigne, vous entendez, rue Montaigne, pas ailleurs.

Et maintenant, après un soupir qui signifie tout bonnement qu'on est contente de soi, le doux après-midi qui va commencer !

La jolie M^{me} Sandrac a déjà perdu sa grande envie de lire. D'ailleurs, il lui faudrait se déranger pour prendre un roman, et la voilà si confortablement installée sur le divan du boudoir ! Elle se contentera donc du livre qu'elle porte en elle-même, et qui lui semble plus attrayant qu'aucun autre, attendu qu'elle en est à la fois l'auteur et le sujet. Elle le feuillette et ne se presse pas de tourner les pages. De nouveau, les gouttes de pluie piaffent sur les vitres comme une cavalerie minuscule, et, peu à peu, le jour s'efface devant la nuit. A force de rêver, la jolie M^{me} Sandrac s'assoupit.

Un coup discret frappé à la porte la réveille en pleine obscurité. La femme de chambre lui fait l'effet d'une apparition. Mais elle apporte, sur un plateau ancien, la plus prosaïque réalité : un pneumatique. L'abat-jour jaune d'une petite lampe s'éclaire comme une fleur s'épanouit, et M^{me} Sandrac tressaille, car elle a reconnu l'écriture de Georges. Lui, à Paris ! Quelle est encore cette complication ? Irritée, elle déplie le petit rectangle de papier bleu sans obéir aux prescriptions officielles, qui recommandent de suivre le pointillé.

« Méchante Sansan, vous m'avez fait une grosse peine. Envoyé en mission à Paris, j'avais quelques heures à vous consacrer, et je suis allé vous attendre chez nous. Je sais bien que j'aurais dû vous prévenir, mais ne m'aviez-vous pas promis d'être constante à nos chers rendez-vous ? Pourquoi n'être pas venue aujourd'hui ?... Il faut que je reparte sans vous voir, et c'est plus triste que tout. Rassurez vite votre pauvre

GEORGES. »

Une minute, la jolie M^{me} Sandrac se demande si elle va rire ou se fâcher. Mais l'envie de rire triomphe très vite. Que va imaginer le pauvre garçon, en recevant sa lettre ? Des choses terribles ! Et il se gardera bien de la croire, si elle avoue la vérité... Allons, elle lui dira qu'elle s'est trompée de jour, qu'elle a pris le mardi pour le mercredi, dans sa fébrile impatience ! Et par-dessus le marché elle le grondera d'oser lui

envoyer de pareils billets chez elle. Il ne sait donc plus se servir du téléphone ?

Tandis qu'elle se penche pour enflammer le petit bleu compromettant, le sourire de la jolie M^{me} Sandrac s'adoucit encore. Elle n'est plus fâchée du tout. Cependant, l'idée ne lui vient pas de plaindre son galant déconfit. D'abord, elle déteste les surprises. Et puis, elle sait accommoder son humeur aux hasards de la vie, et jamais ne regrette rien.

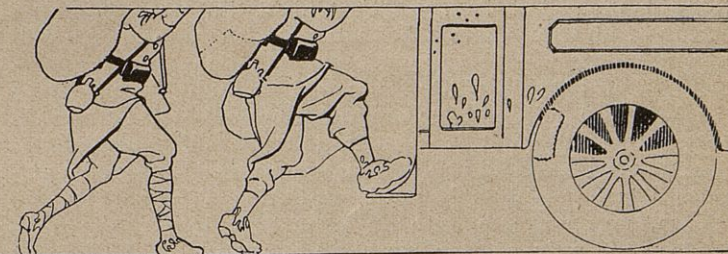
EMILE SEDEYN.



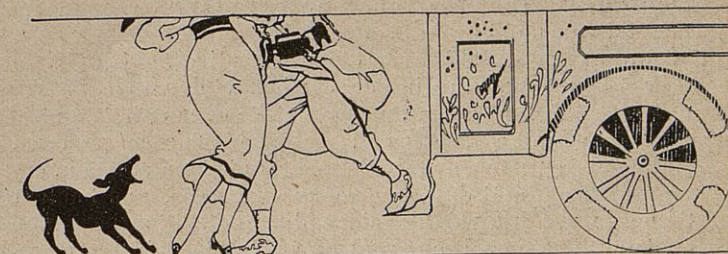
L'HISTOIRE D'UN AUTOBUS



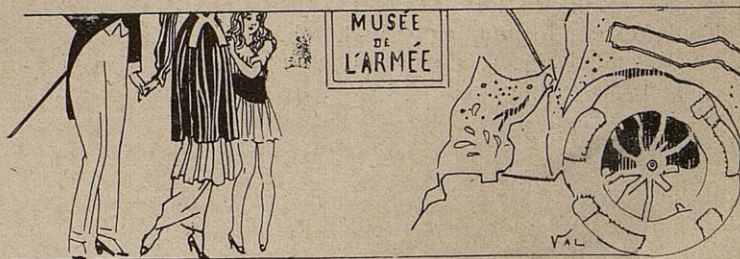
A Paris, au mois de Juin 1914.



Dans l'Argonne, au mois d'Octobre.



En Alsace, au mois de Novembre.



Au Musée de l'Armée en 1916.

ÉLÉGANCES

La Bochie tout entière, avec l'Austrobochie, sont dans une grande colère contre *La Vie Parisienne* ! Ces gracieux peuples nous couvrent d'injures, figurez-vous. Car ils ont des journaux, là-bas, des bons gros journaux qui crachent l'indignation, comme dans les tranchées leurs bons gros lance-bombes crachent des pétards. Tout ça, c'est du matériel lourd qui ne fait grand mal à personne : il n'y a que le silence qui s'en trouve offensé.

Néanmoins, il faut croire que ces piailleries leur causent de bien agréables satisfactions, à Iéna, à Ulm, à Wagram, et en d'autres bourgs moins illustres de l'Empire prussien et des petites principautés de Hongrie-Autriche : car on s'étonne parmi cette truandaille que nous ayons l'audace de sourire au nez du kaiser et à la barbe de sa dame, et cet étonnement-là ne va pas sans bruit, je vous prie de le croire. C'est en fiers goudjats d'armée, sarpejeu ! que ces messieurs claquent les portes et tapent du poing sur les tables ! En vos jours de mélancolie, procurez-vous un Boche — cherchez donc : l'on en trouve encore partout — et mettez-le en rage : vous rirez bien !

Après tout, la furieuse stupéfaction des Boches se conçoit fort bien. Voilà des gens qui nous croyaient anéantis : or, loin de là, on les bat, on les repousse, on mange du pain blanc, et, pour exquisément discrète, attentive, sévère et digne qu'elle soit devenue, la vie de Paris se poursuit. Tout bas, nous avons

autant d'esprit qu'avant le débordement des hordes apaches. En secret, nous avons même encore nos élégances : et de se cacher, ainsi qu'elles font, les en voilà plus fines.

Nous allons en noter certaines ici — comme naguère. Et voyez si ce n'est point se montrer bons princes ! Nous livrons ainsi sans remords quelques délicatesses, fussent toutes les commères de Teutonic chercher à les copier. Mais il y aura plaisir, sous peu, à constater de visu chez ces gothons comment nos grâces, pour avoir passé le Rhin, seront devenues « colossales ».

Du reste, il y a quelque chose de médiocre et de plat dans toute copie : c'est laid, ou c'est niais. En voulez-vous un exemple ? Eh bien, voyez le bonnet de police : rien de plus gentil au cantonnement ; ça vous a un petit air coquet et agréablement casseur d'assiettes, à condition toutefois que cette demi-coiffure soit portée par un officier dont le grand vent, le soleil et la gelée ont hâlé le teint et rougi belliqueusement le nez ; ou encore par un rude guerrier couvert de terre et de glorieuses taches — à la bonne heure ! Ainsi l'élégance un peu grosse, un peu simplette du bonnet se trouve bien à sa place : elle a du charme parmi la sauvagerie d'un décor de guerre, et c'est une grâce des camps, qui rappelle toujours plus ou moins Fanfan la Tulipe ou les rudes cavaliers du roi Murat. Mais sur une tête de femme !...

Car des femmes, évidemment peu inventives, ont prétendu arborer à leur tour, en plein Paris, le bonnet de police. Pauvre et fâcheuse idée, si fâcheuse même qu'elle est aussitôt tombée dans le commun. Les trotteurs, et mesdames leurs mères aussi, se sont campé sur l'oreille force bonnets qui, bien entendu, ont pris presque aussitôt des dimensions exagérées, une hauteur vertigineuse. On y a vu des galons, du clinquant, au besoin un gland d'or qui retombait en avant ou sur le côté, ainsi que certains « galants soldats » des revues de fin d'année nous en ont naguère tant montré !

Toutefois une femme un peu recherchée laissera là ces demi-travestissements. Que la rue s'en amuse, passe encore, à la grande rigueur, quoiqu'il n'y ait rien de plus mauvais goût : se déguiser en soldat, si peu que ce soit, par le temps qui court, on ne peut rêver mode moins convenable, moins décente, ni moins respectueuse. Cela fait donc rire, cela divertit donc plus que cela n'émeut, de voir passer l'un de nos héros de la Marne ou d'ailleurs ? C'est donc son costume que l'on regarde d'abord, et non ses yeux pleins de confiance, de force et d'espoir ? Et ce costume, cet uniforme aujourd'hui sacré pour nous, l'on ne songerait qu'à le transformer en un travesti qui, fût-il réussi — et c'est difficile ! — serait en tous cas malséant, déplacé, insolent même ?

Non, n'imitiez, ne copiez rien, mesdames : vous y gagneriez un aspect vaguement moqueur, auquel, en 1915, nul n'applaudirait — ou bien vous paraîtriez un peu mutine, un peu gamine... un peu bête enfin ; voilà ! Or, ni ceci, ni cela n'est « guerre », ne « fait guerre », comme on dit.

C'est une jolie expression que ce mot voltigeant aujourd'hui dans la rue et partout : « Cela fait guerre ». L'an passé — avant l'août 1914, il faudrait presque écrire : au siècle passé — on déclarait ainsi, touchant certains chapeaux, certaines toilettes, certaines manières, certaines habitudes : « Cela fait dame ». Et tout le monde entendait fort bien ce que l'on signifiait ainsi. De même il y a aujourd'hui telle ou telle façon de se comporter, telle ou telle attitude et telle ou telle tenue qui « font guerre », ou non. Un causeur brillant, mais bruyant, mais potinier, méchant, perfide, d'esprit maussade et mesquin, oh ! voilà qui ne fait pas guerre du tout, alors que la conversation toute opposée, c'est-à-dire douce, fine, délicatement souriante, généreuse, bienveillante et s'élevant sans peine... guerre, admirablement guerre !

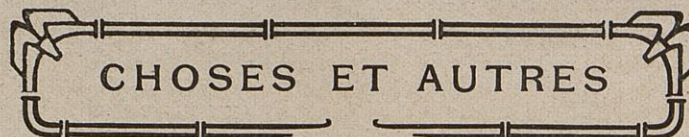
Pareillement la mode — et le contraire vous étonnerait, je pense — fait, ou ne fait pas guerre. C'est ainsi que paraître le moins habillé possible convient parfaitement à notre 1915. A ce prix seulement l'on témoigne d'élégance véritable et de tact. La serge bleu marine d'un tissu très serré fait guerre à merveille :

jupes et corsages complètement plissés à plis ronds. Rien de plus simple, n'est-ce pas ?... Donc, rien de mieux à propos.

Partout, si simple veuillez-vous être, il vous faut bien deux robes ? D'accord. La seconde sera en étoffe imperméable, avec une large ceinture. Et il suffit : vous serez à souhait, au point exquis ; ne cherchez rien de plus !

Néanmoins une raffinée se piquera de joindre à sa tenue bleu marine des cols et des poignets en lingerie ou en mousseline de soie blanche de façon délicieuse et rare : car c'est là un luxe presque secret, à force d'être discret, et rien ne fait mieux guerre qu'une sorte de secret, à peu près gardé.

IPHIS.



— Non, c'est la porte cochère...

Cette réplique devient aussi fréquente, dans les familles, après dîner, que le fameux « On n'en mange pas de pareil au restaurant », qui semblait à Gustave Flaubert la devise même des stupides bourgeois.

Une détonation sourde... Les tricoteuses arrêtent le jeu de leurs aiguilles, les crocheteuses restent le crochet en l'air. On se regarde avec un peu d'anxiété, à peine. Quelqu'un dit :

— C'est la porte cochère.

Tout le monde le pensait. On sourit, et la séance continue : cours, mon aiguille, dans la laine !

Et voilà tout ce que la visite possible des zeppelins procure d'émotion à la calme population parisienne.



On parle beaucoup de changer les noms des rues. C'est bien délicat ! Qu'on ne se presse pas trop. On a déjà rebaptisé l'eau de Cologne « eau de Louvain ». Quelqu'un faisait observer avec juste raison que Cologne est bien près de la frontière allemande et pourrait un jour ou l'autre se trouver en-deçà...

Il faut se méfier de l'arbitraire. Sans doute les habitants de la ci-devant rue de Berlin aiment mieux donner leur adresse rue de Liège. Mais quelle humiliation pour les habitants de la rue de Vienne, à moins qu'on ne les autorise à écrire entre parenthèses : Vienne (Isère) ou Vienne (département de la Haute) ! Et ceux qui logent rue de Budapest ? Avez-vous pensé à ceux qui logent rue de Budapest ? Et si personne ne voulait plus demeurer rue de Constantinople ?

On ne peut pas non plus supprimer l'histoire. Si nous donnions un autre nom au boulevard de Sébastopol, je suis persuadé que nos alliés russes ne nous en sauraient aucun gré, et ils auraient bien raison. Nous ne souhaitons pas davantage que nos alliés anglais effacent des plans de Londres Waterloo-place ni Waterloo-station. Entre adversaires loyaux, on peut garder sans amertume le souvenir de s'être jadis battu.

Heureusement, l'aimable syndic du conseil municipal, M. Ernest G.y, est un homme prudent, de bon goût, et que je soupçonne même d'être un sceptique. Interrogé par un de nos confrères, il a répondu :

— Croiriez-vous que, lors de la campagne sud-africaine, on pensa un moment changer le nom de l'avenue Victoria ? Et nous lui aurions donné peut-être celui de Dewet qui vient de porter les armes contre l'Angleterre !

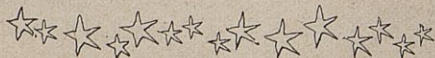
M. Ernest G.y serait partisan de modifier surtout les noms qui font double ou triple emploi :

— Une rue, une place et une impasse Cambronne ! Trois fois Cambronne ! Est-ce qu'une seule fois ne suffirait pas ?

Mais si, et nous espérons bien, sans outrer l'optimisme, que nous n'aurons pas à le dire même une fois.

M. G.y voudrait aussi ajouter au nom de la rue de l'Eglise celui d'une des innombrables villes dont les églises furent bombardées par l'ennemi.

Ici, nous croyons que M. G.y risquerait de soulever les objections du Saint-Siège, qui pousse le scrupule de la neutralité jusqu'à recommander aux belligérants de ne pas ruiner les églises ni fusiller les prêtres « à moins d'une nécessité stratégique absolue ».



Décidément les poètes s'inquiètent. La Parnasse bouge. Pen-
sez : six mois sans publicité d'aucune sorte ! A ce compte, on
risque d'avoir été illustre avant la guerre, et d'avoir tout à
recommencer au lendemain de la paix. Mais une carrière d'ar-
tiste ne se recommence pas comme une fortune d'Américain.
Aussi voyons-nous de plus en plus de petites lignes inégales dans
les journaux, avec des finales qui riment ou à peu près. Il y a
une dixième muse, celle de l'intérêt bien entendu.

Après un silence prolongé qui peinait ses admirateurs et ses
amis, M. H.nr. B.t.ille se livre depuis le mois dernier à une
débauche de versification qui ne les console pas. Il se produit
dans *l'Intransigeant*, dans *le Journal*, dans *l'Intransigeant* encore,
dans *le Gaulois*. Ses intentions sont pures. Son enthousiasme
longtemps contenu a éclaté avec une violence d'autant plus irré-
sistible. Il a des accents patriotiques et même religieux. Mais
l'exécution paraît hâtive. C'est du Pindare, avec de la noncha-
lance. C'est aussi du François Coppée. Ah ! quel vrai poète que
Coppée ! Et Déroulède ! Comme nous avons été injustes pour
Déroulède !

La première pièce de vers de M. H.nr. B.t.ille était intitulée
La France aux belles mains. C'était une énumération de mains
qui ne laissait pas d'être longue, tout en n'étant pas aussi bien
fournie que les catalogues de Walt Whitman. M. B.t.ille doit
avoir lu Walt Whitman. S'il dit que Walt Whitman est un
poète américain, cette fois il ne se trompera pas.

L'œuvre la plus récente de l'auteur du *Phalène* (mais aussi
grâce à Dieu, de *Maman Colibri*) est une histoire de soldat laïque
qui se confesse à un soldat prêtre :

*Le mégot s'est éteint. Bougre de vent !... Du feu ?...
C'est épatant... hier... le colo... trente Boches... »*

*Bien, je suis à vous. Quand ? Pourquoi pas tout de suite ?
Allons-y ! Mais voilà, vaut mieux... les camarades... »
L'autre a compris...
Il a de la veine, l'autre !*



Le dimanche 31, en Sorbonne, à l'une des « matinées natio-
nales », M. Ant.ine a fait une manière de confession publique.
Il s'est accusé d'avoir trop aimé la littérature allemande contem-
poraine, en particulier celle de Gerhardt Hauptmann. Il a pro-
testé qu'il ne recommencerait plus, et ses auditeurs l'ont
absous par acclamation. Tout est pour le mieux, mais le prin-
cipal grief d'Ant.ine contre Hauptmann semble être qu'il a
signé le fameux manifeste : nous lui reprochons davantage
d'avoir signé ses pièces. Nous gardons pareille rancune, pour
même motif, à Südermann, à ce pauvre Südermann de *Frau
Sorge*, et de *l'Honneur*, — et à *tutti quanti* (parlons un peu ita-
lien pour nous donner des idées).

Je ne sais pas si le fils de M. Ant.ine, comme son père le lui
a recommandé expressément, tuera au front le fils de Gerhardt
Hauptmann ; mais quelqu'un qui est bien tué, c'est la petite
fille Hannele Mattern, et cela nous suffit ; nous ne demandons
pas plus de sang.



Naguère, *la Vie Parisienne* a fait plusieurs grands voyages.
Elle a visité les capitales de l'Europe. Il va de soi qu'elle y a
fait la tournée des grands-ducs, et qu'elle avait pour guides les
plus adroits limiers de la police.

Il va de soi également qu'elle a gardé à ces utiles cicérons une
reconnaissance éternelle et qu'elle les a comblés de bakchichs

— elle sait vivre — ; mais jamais l'idée ne lui serait venue de
faire appel à leur collaboration et de leur confier une rubrique,
celle des sports, des théâtres ou même des *Choses et Autres*.

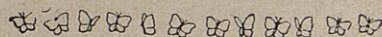
Notre ancien grand argentier de France a d'autres procédés, et
quand on le promène dans la kasbah, cela vaut une perception
à trente-cinq mille francs par an, outre la rosette. C'est payer
royalement, mais, bon Dieu ! qu'est-ce qu'on a bien pu lui faire
voir en Alger ?

Nous comprenons encore que l'on donne des pourboires de
trente-cinq mille francs en viager, surtout quand c'est aux frais
de la princesse ; mais quelle drôle d'idée de prouver sa recon-
naissance à... l'intermédiaire des chercheurs et des curieux, en
faisant de lui son inséparable, son *alter ego* ! Il y a des gens bien
peu difficiles sur le choix de leurs relations. Il y en a aussi qui
préfèrent la société des inférieurs.

Ce Desclaux paraît avoir été un intérieur dans toute la force
du terme. Il ne mettait l'orthographe qu'à ses moments perdus
ou par mégarde, et il volait à l'ordinaire pour soulager la
dépense d'une amie riche ! Il ne s'est jamais élevé à la hauteur
de ses appointements. Tout cela c'est des histoires d'avant la
guerre, bien que ce soit justement la guerre qui a fait découvrir
le pot aux roses. Desclaux est vraiment le représentant et le
type d'une période dont nous voyons la fin ; à telles enseignes
que, l'autre soir, dans le monde où l'on tricote, M. Ab.l H.rm.nt
annonçait déjà son intention d'écrire « le roman ». Pourquoi
pas ? Par certains côtés, ce Desclaux ressemble au Nabab : on
peut faire tourner autour de lui (comme parlent les critiques de
théâtre) une action qui serait un résumé symbolique de l'époque
— déjà bien passée — heureusement ! A moins que dans six ou
huit mois personne ne s'intéresse plus aux tristes héros de cette
époque-là. Nous aurons autre chose en tête, espérons-le.

Si le monsieur est pittoresque, la dame ne l'est pas moins.
On ne s'étonne plus que le goût français ait eu de si fâcheuses
défaillances en ces dernières années, quand on apprend les ori-
gines d'une des artistes qui créaient la mode de Paris. Les
Béchoff et autres ont fait sans doute pis que de fausser le chic ;
mais enfin c'est déjà un crime assez impardonnable. Les Pari-
siennes, après la guerre, recommenceront peut-être d'avoir une
allure, et cesseront d'avoir une dégainée. On les distinguera, je
ne dis pas des étrangères, mais des cosmopolites, et les hon-
nêtes femmes des trainées. Si cela arrive jamais, cela ne nous
rajeunira pas, mais au moins nous rappellera notre enfance.

L'essentiel est assurément de briser le militarisme prussien,
mais la guerre peut avoir aussi des résultats secondaires qui ne
soient pas à dédaigner. Elle a déjà ressuscité la France : si elle
ressuscitait Paris ? Nos fils verront de belles choses. J'espère
que nous aurons aussi le temps de les voir.



Le *Livre Jaune* nous a démontré la perfidie allemande, dont
nous ne doutions point. Il nous a témoigné aussi que nos diplo-
mates savent encore « rédiger ». C'est un art bien français. Une
certaine lettre de M. Cambon, d'une clairvoyance admirable, et
d'une clarté d'exposition non moins admirable, pourrait bien,
le cas échéant, devenir un titre académique. Elle vaut plusieurs
gros livres d'histoire ; et M. Cambon, pour l'avoir écrite, vaut
un historien, ou plusieurs.

En revanche, qui donc télégraphiait récemment au roi des
Belges :

« Je vous remercie de votre dépêche et de la nouvelle que
vous m'annoncez ? »

La nouvelle était l'arrestation du cardinal Mercier...

Ce télégramme rappelle une lettre écrite à l'impératrice
Eugénie lors de la mort du prince impérial, et qui se terminait
ainsi :

« Je saisis avec joie cette occasion de renouveler à Votre
Majesté l'hommage de mon respect et de ma fidélité inalté-
rable. »

Mais l'auteur de la lettre était un très brave soldat qui ne
cherchait pas midi à quatorze heures. Ce n'était pas un fin pré-
lat ni un politique.

LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

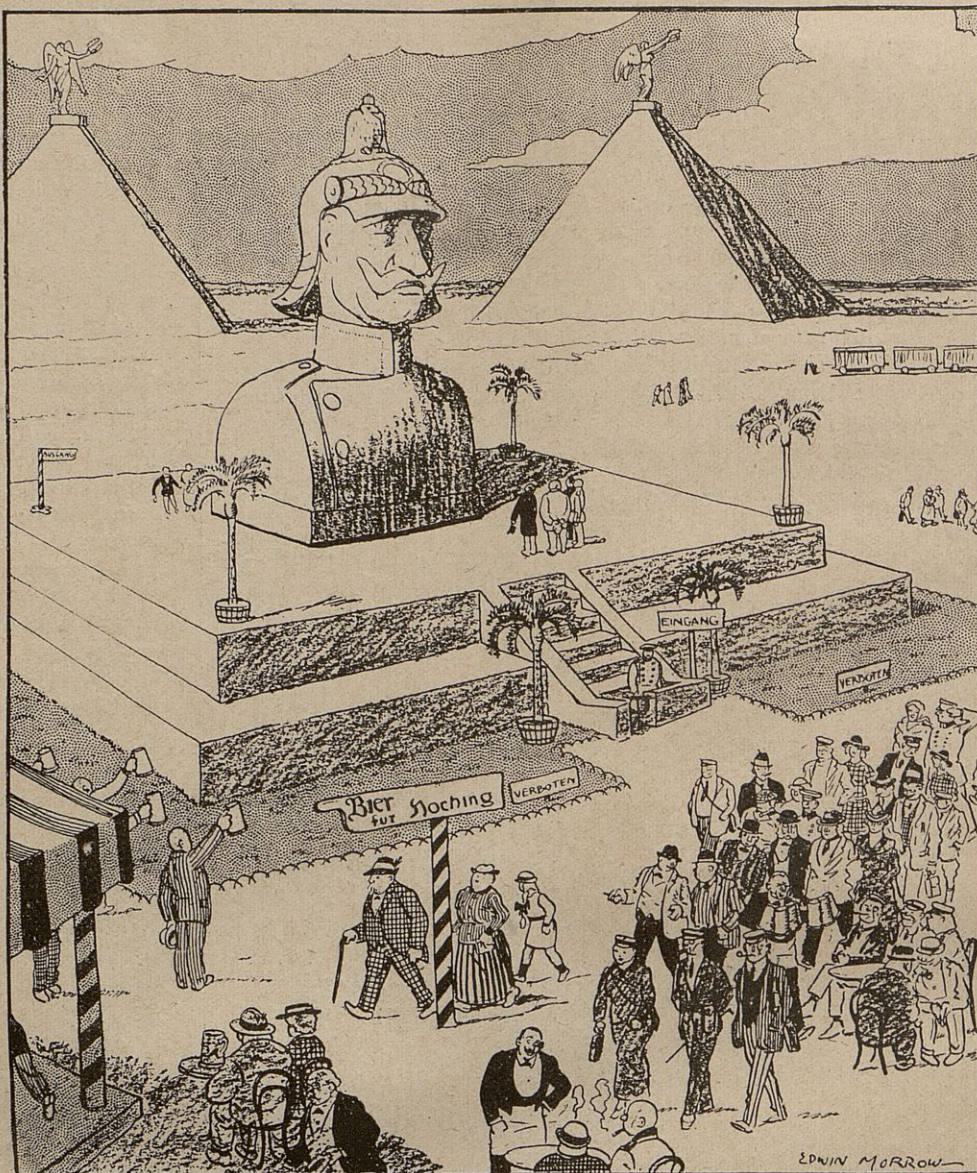
PETITE REVUE DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



LE MONSIEUR, qui sent qu'on lui marche sur le talon. — Sacrebleu!... Fichu maladroît!... Quel est le butor qui...

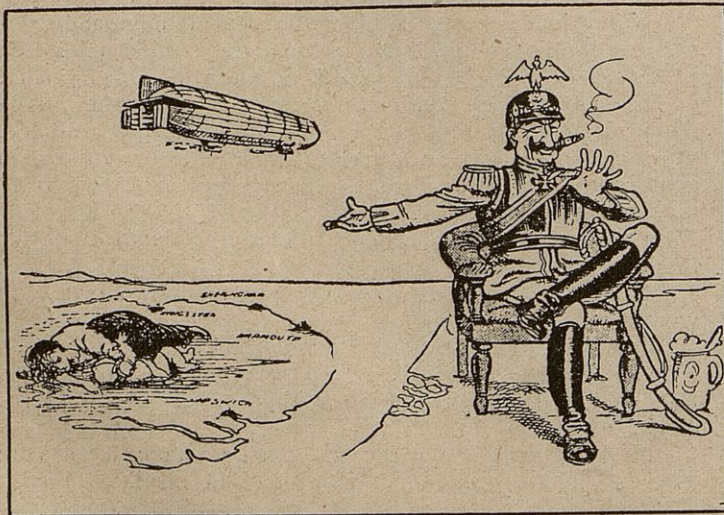


... Oh! pardon, Monsieur. Vive la Belgique!
(Punch, de Londres.)



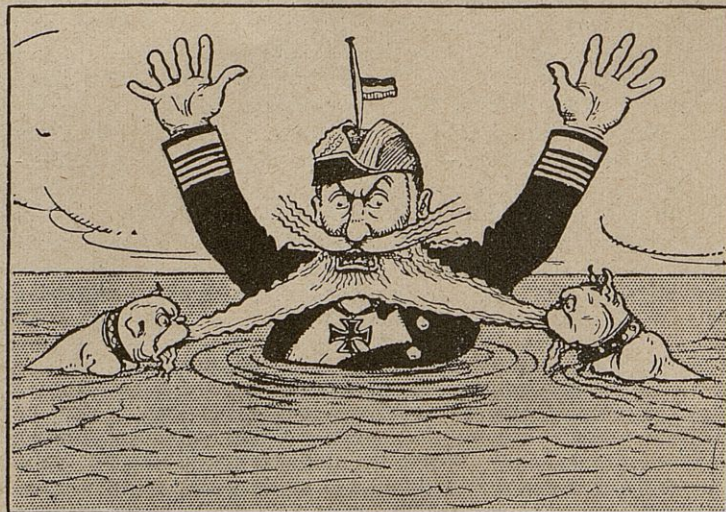
L'ÉGYPTÉ A LA MODE GERMANIQUE

Ce que les Allemands voudraient faire du pays des Pharaons s'ils pouvaient s'en emparer.
(The Bystander, de Londres.)



L'OGRE EST SATISFAIT

— Trente femmes tuées! Est-ce que mes Zeppelins n'ont pas fait du beau travail?
(The Daily Express, de Londres.)



L'AMIRAL VON TIRPITZ. — Pouce! Ce n'est plus du jeu! Je croyais qu'il était toujours permis de bombarder les villes ouvertes!

((The Daily Express, de Londres.)



Désespérant de pouvoir triompher de John Bull par les armes, les Allemands ont confié à leurs savants la tâche d'envoûter leur ennemi abhorré par des procédés magiques.

(Punch, de Londres.)



LE GORILLE QUI MARCHE COMME UN HOMME

(Life, de New-York.)

PARIS-PARTOUT

Sur l'initiative de M. Emile Fabre une réunion a eu lieu à la Société des Auteurs de la rue Henner, à laquelle assistaient tous les présidents et vice-présidents des Associations des professions libérales de Paris.

On s'est occupé de la question des Loyers d'une actualité vraiment urgente.

Une commission choisie parmi les membres présents a été chargée de soumettre aux pouvoirs publics les desiderata de ces associations.

Espérons que le monde artiste devra une éternelle reconnaissance à cette commission.

Une de nos plus grandes artistes, la plus grande même, serait, dit-on, obligée de quitter la scène pendant plusieurs années.

Tous deux jouèrent dans un même théâtre de la Rive-Gauche et lui en devint le directeur; plus tard, traversant la Seine, il présida aux destinées d'un théâtre des Boulevards, sa femme en fut l'étoile: puis pendant des années ils se séparèrent.

L'angoissante épreuve que nous traversons les a rapprochés et maintenant ils sont remis.

PITT.

CHARMANTES collections de PHOTOS et LIVRES rares. Choix Select et Catalogue: 6, 12 et 25 fr. M^{me} L. ROULEAU, bureau restant 38, Paris.

Miss GINETT'S AMERICAN MANUCURE SOINS D'HYGIENE 13, rue de la Tour-des-Dames (entresol) Trinité (10 à 7).

Hygienic Treatment M^{me} Ch., MANUCURE. 23, bd d. Capucines (Opéra)

HYGIENE et BEAUTE 7, rue Miromesnil, 2^e esc. Entr. 1 à 6 h.)

MADELEINE MANUCURE. SOINS D'HYGIENE. Maison de 1^{er} ordre. 21, rue Boissy-d'Anglas.

PHOTOS ARTISTIQUES et LIVRES RARES. Catal. et Echantil.: 6, 12 et 25 fr. (Articles d'Hygiène int.) E. WENZ, Boite 21, bureau 11, Paris.

Miss REGINA SOINS D'HYGIENE, MANUCURE Mais. 1^{er} ord. 18, r. Tronchet (Madeleine)

Soins d'Hygiène MANUC. PÉDIC. M^{me} HENRIET. 11, rue Lévis (Villiers).

PHOTOS INÉDITES MERVEILLEUSES NOUVEAUTÉS Éch. 5 fr. Superbes assortiments. 10, 20 fr. ROLAND, 38, rue de Cléry, PARIS.

MANUCURE SOINS D'HYGIENE. M^{me} LOUISE. 7, RUE DE CALAIS, 3^e sur cour.

Physiothérapie et Massothérapie BAINS et BAINS Comtesse P..., 4, r. Duphot, pr. la Madeleine. de VAPEUR

Soins d'Hygiène MANUCURE. BERTHE. 7, rue d. Dames, 2^e ét., 11 à 7 (pl. Clichy).

BONNE PÉDICURE Soins d'Hygiène 2, RUE MEHUL 3^e sur entresol.

Soins d'Hygiène MANUCURE, PÉDICURE, BAINS. 41, rue Richelieu.

Les élégants militaires sur le front ont en poche leur alcool de menthe de Ricqlès, incomparable pour la toilette hâtive, sommaire. La peau, la bouche sont instantanément parfumées, purifiées, au moyen du véritable « Ricqlès ».



— Moi, si j'étais le gouvernement, je ferais venir les Japonais par la Perse et je flanquerais une bonne frottée aux Turcs. Après ça, avec les Cosaques et les Serbes, qu'est-ce qu'ils prendraient, les Boches... tiens, là, à Wprzjvckbl!